2e Année N° 8. 15 Avril 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
RACHÈTERAIT A 24 FRANCS TOUTE
COLLECTION EN BON ÉTAT DE SES
24 PREMIERS NUMÉROS

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Avril 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n08bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

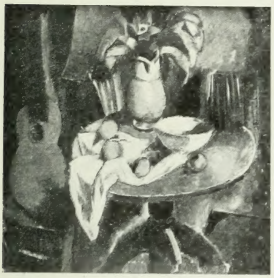
2e Année. No 8. 15 Avril 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Au Salon de la "Nationale".
Le Musée des "Nymphéas".
L'art décoratif et l'outillage moderne.
Pages sur Guillaumin.
Baudelaire, dessinateur.
Impressions d'Amérique.
Les Goncourt au Palais-Royal.
Le Courrier de la Presse.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Au Salon de la "Nationale"



Ch. Dufresne. — Nature morte.

Il faut qu'une alarme secrète ait agité la Société Nationale des Beaux-Arts. La voici ranimée tout d'un coup d'une merveilleuse ardeur. On l'avait dite un peu lasse; allait-elle désormais se paître — et nous paître de souvenirs qui tout glorieux, n'en étaient pas moins affaiblis ? Il n'en est rien. Pour marquer sa vitalité, elle a, cette année, fait un effort significatif.

Les maîtres qui tiennent entre leurs doigts ses destins ont voulu faire un manifeste. Les témoignages d'activité qu'ont donnés les Indépendants voici quelques semaines les ont piqués d'honneur. Au *Salon carré* du cubisme on oppose ici la *Grande galerie* française. Voilà le bon combat, livré aux idées par les idées, aux arguments par les raisons.

C'est une guerre de religion. Deux doctrines s'affrontent pour imposer une foi d'Etat. Chaque parti est puissant, nombreux, bien armé; l'un ceint la cuirasse, coiffe le casque et brandit le glaive, l'autre, mobile et fantasque, préfère le filet captieux du rétiaire. La lice est ouverte. Le gladiateur illustré par cent victoires sort de sa tranquillité superbe et foule enfin l'arène.

Albert Besnard. — Nu.

✲

En effet, le champion qualifié des formules dites « classiques » n'est plus l'« Artiste Français », vieil R. A. T. de la palette. Le conflit véritable, la compétition utile et féconde veulent des courages et des volontés. Un salon ne vaut que par ce qu'il nous apprend. Pour l'amateur, il est vrai, le seul point important est qu'un tableau soit agréable. Le philosophe exige qu'il signifie quelque chose, qu'une leçon s'en dégage et qu'il marque un moment de l'histoire de notre art. La note heureuse, « à la manière de » tout le monde, n'est exactement rien qu'une production commerciale que le succès puisse récompenser! C'est une denrée qui a son cours, sa clientèle, mais qui, n'exprimant aucun des tourments contemporains, reste étrangère à l'art.

La Société Nationale, stimulée, affirme du moins avec énergie sa conception. Les « rétrospectives » qu'elle organise sont même choisies à cet effet. Des grands morts récents, ou qu'un anniversaire évoque à notre piété, c'est Auguste Lepère qu'elle honore — Lepère, grand amoureux de la forme, style clair et châtié, probe ouvrier de l'art ; c'est Milcendeau, poète des étangs mornes, dessinateur attentif. C'est Armand Berton, peintre joli, nacré, soigneux. C'est le judicieux statuaire Alfred Lenoir, mort à la tâche.

C'est là définir un programme d'action. Sans doute, en accueillant dans son sein M. Van Dongen, ou M. Charles

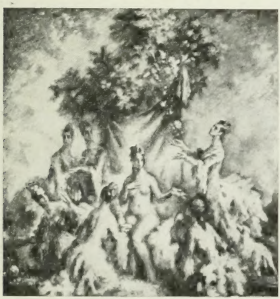
Van Dongen.
Portrait d'Anatole France.

Dufresne, voire M. Jules Flandrin, la Société Nationale entend montrer qu'elle n'est point hostile à un sentiment très moderne de l'expression. Mais elle les reçoit comme des hôtes, en billet de logement : ils ne sont point de la maison. Ce sont, à ses yeux, les fils prodigues de la peinture.

Desvallières. — Saint-Joseph.

*

Qui dit vrai ? Parmi les maîtres que réunit le Salon qui s'ouvre, où la postérité cherchera-t-elle les siens? Dans quelle voie s'engagera l'avenir? Les tentatives succèdent aux tentatives ; les révolutions bruyamment annoncées avortent, et les coups de main échouent. Mais tout cela révèle cependant un état d'esprit nouveau, et la multiplication des expériences dénote une tendance unanime vers un art nouveau. Ce tourbillon n'a pas entraîné, toutefois, la Société Nationale. Elle est un phare qui domine un rocher battu des flots. Son haut souci de probité, sa science, le respect du métier qui est la morale de l'art, sont dans la tradition intellectuelle de notre pays réfléchi, mesuré, sérieux et sagace. Il n'est pas possible que des œuvres empreintes de cette haute raison que Montesquieu appelait « le plus parfait des sens » soient un jour négligées.



Charles Guérin. — La toilette de Vénus.

Ou bien les primaires auront atteint leur but, aboli la culture, brûlé le Louvre comme le conseille, avec une ironie dont ses correspondants ont été dupes, l'*Esprit nouveau*, et détruit en

nous le sentiment même de notre race. Peut-être avec l'obstination étroite et la rigueur fielleuse des âmes médiocres, quelques-uns s'emploient-ils obscurément à cette œuvre de dissolution. Mais la haine est impuissante. Le réveil du génie français n'est pas seulement sensible dans la résurrection formidable des régions dévastées. Il se manifeste aussi dans les arts : le Salon de la Nationale, selon ses moyens, en porte témoignage.

GUILLAUME JANNEAU.

Le Musée des "Nymphéas".

Voici quelques mois, l'Etat français recevait, du maître Claude Monet, l'admirable présent d'une suite de grandes toiles où le grand artiste a transposé en décorations murales le thème subtil des Nymphéas. Pour exposer comme elle le mérite et comme son caractère l'implique cette précieuse série, l'Etat devait créer, non pas un musée à proprement parler, mais une salle élevée sur un plan polygonal, de manière que l'œil du spectateur reçût de tous côtés l'impression d'étendue et de profondeur due à la fuite des plans.

Qu'est-il advenu du projet? Un plan fut d'abord élaboré par M. Bonnier, architecte en chef de la ville de Paris. Il comportait une construction spéciale faite en ciment armé. L'édicule devait s'élever dans les jardins de l'Hôtel Biron. Proposé, conformément aux règlements d'administration publique, au Conseil des Bâtiments civils, le projet fut condamné d'une voie unanime. Le grief capital est qu'il n'émanait pas de quelqu'un « de la maison », et l'on sait combien solidaire est la confrérie des architectes.

Un second projet vient d'être mis à l'étude. Il comporte la transformation d'une salle de l'Orangerie des Tuileries, que la direction des Beaux-Arts compte utiliser désormais pour salle d'exposition. Tout récemment, M. Claude Monet, quittant son Giverny, est venu étudier le projet. M. Georges Clemenceau accompagnait son vieil ami, ainsi que M. Paul Léon et M. Gustave Geffroy. Puis, le maître s'en fut au Louvre.

L'art décoratif et l'outillage moderne

Albert Besnard.
M. Frantz Jourdain.

L'ESPRIT MODERNE
ET M. FRANTZ JOURDAIN

Larges baies animées d'un clair vitrail aux bleus tendres. De l'air, de la lumière, de la commodité. Aux murs, des œuvres de Lautrec, de Bonnard, de Vuillard, un frais Picasso antérieur au cubisme, des études d'Albert Besnard, de justes Marquets. Le goût original d'un artiste est présent partout : dans ces arrangements ingénieux, rien n'est indifférent.

M. Frantz Jourdain aime ses bibelots. Il éprouve de la joie en leur compagnie. Sans doute, au cours des combats qu'a livrés cet homme de cœur et de caractère, a-t-il cherché souvent près d'eux le réconfort et la confiance.

— Mes idées? A quoi bon? On les connaît. Voici quarante ans que je les défends. On m'en a même emprunté pas mal...

M. Frantz Jourdain jette avec brusquerie un mot saisissant :

— J'ai crevé le mur avec ma tête. Maintenant la brèche est faite...

Le courageux président du Salon d'Automne et du Syndicat de la Presse artistique évoque avec simplicité ses débuts difficiles, alors qu'il « faisait la place » chez un architecte. L'esprit moderne paraissait alors une manière de vice. Un jour, le bon Daumet, dont M. Frantz Jourdain était l'élève à l'Ecole des Beaux-Arts, le lui dit tout net : « Vous êtes un malfaiteur. » Le disciple impénitent a conté ses souvenirs dans son livre autobiographique, *L'Atelier Chantorel*. La bataille était engagée. Elle a valu, certes, à M. Frantz Jourdain l'affectueuse gratitude de ses cadets, mais aussi des horions qui n'ont pas même épargné le médaillé militaire de 1870, frère d'armes d'Henri Regnault.

— Laissons cela, dit gaîment M. Frantz Jourdain. Parlons d'idées.

— Des vôtres. On ne vous en tient pas quitte.

— Bon! Mais naturellement, l'outillage mécanique nouveau doit franchement prêter secours à l'art! Pas pour faire de la peinture, ni de la sculpture, ni des objets d'exception, cela s'entend, mais des

Toulouse-Lautrec. — Jane Avril.

meubles et de l'architecture. Si les anciens avaient possédé nos machines, ils en auraient tiré, soyez-en sûr, un merveilleux parti.

« En fait, la société humaine définit ce dont elle a besoin et trace par là même des programmes : aux artistes de s'y adapter. Elle est innocente des « saletés » qu'on fabrique pour elle. Le monde moderne a besoin d'ascenseurs, de radiateurs, de lampes électriques. Si les artistes ne daignent en composer les modèles, les mercantis les fourniront, et les erreurs se perpétueront.

« Examinez les lampes grecques, les objets usuels de notre moyen âge, marteaux de porte, serrures, enseignes, bassinoires, les porte-flambeaux de Florence, voire les objets rustiques : quelles proportions, quelle logique, quelle clarté dans les solutions! L'élégance y naît de la raison. Il nous faut des meubles. Longtemps les artistes dédaignèrent d'y songer : c'est le Faubourg qui les a fabriqués. Le trolley des tramways est un objet hideux : non point en sa qualité de trolley, mais à cause de l'abstention de l'artiste.

« Celui-ci doit d'abord comprendre la vie, et travailler pour elle. C'est commettre une désertion que s'en désintéresser. Que ne pourrait-on faire de l'électricité! Elle auto-

Vuillard. — Intérieur.

Bonnard. — Intérieur.

rise toutes les fantaisies. Les fabricants s'avisèrent-ils pas de planter des ampoules dans de fausses bougies pour simuler de fausses flammes? Aujourd'hui comme autrefois toute création est d'abord pratique : la vraie décoration en résulte logiquement. »

— En ce temps-là, murmurons-nous, la défense se rencontrait sous l'ornement...

— Mais oui!... Viollet-le-Duc a raison : c'est là la loi fondamentale de tout art décoratif. Or, l'outillage mécanique à grand rendement permet de produire en série des œuvres d'art véritables : reste seulement à les étudier pour la machine.

M. Frantz Jourdain médite une minute :

— Je crois à l'avenir de la « série », affirme-t-il avec énergie. L'erreur a été de limiter les recherches à l'objet d'exception. Celui-ci n'atteint qu'une minorité infime, et la masse n'y prend aucun intérêt. Cependant c'est elle qui constitue le vrai public. Qu'on s'en applaudisse ou non, la démocratie moderne est un fait. Il faut s'en accommoder, ou pratiquer un art ésotérique.

« Quand l'art décoratif aura droit de bourgeoisie dans les magasins de nouveautés, sa cause aura seulement triomphé; la bataille sera gagnée. »

— Prévoyez-vous une telle orientation?

— On la distingue déjà. Avec des idées nouvelles, la jeunesse partage au fond ce sentiment. André Mare vous l'a dit lui-même. Evidemment le programme futur qu'il ébauche surprend d'abord; on n'imagine point des meubles en tôle, mais, en raisonnant, qu'y a-t-il là de troublant? Des meubles métal-

Marquet — Paysage parisien.

liques revêtus de gainerie, voire de peintures au four analogues au vernis Martin pourraient être fort beaux, si les formes en étaient belles.

« Il y a un fait nouveau : les assemblages de bois ne résistent pas au chauffage constant. André Mare a donc raison de chercher autre chose. Dans ce domaine comme dans les autres, il appartiendra à l'artiste de nous défendre de la laideur. »

G. J.

Pages sur Guillaumin

Le Puy Bariou.
Dessin de Guillaumin.

M. Edmond des Courières publie, à la Société d'Editions, en un tirage à petit nombre, une intéressante biographie de Guillaumin, pour laquelle le peintre de Crozant a dessiné un aspect de la colline que le Puy Bariou surmonte — colline qu'a décrite tant de fois son pinceau savoureux. Les lignes que voici donnent le ton de ce livre vivant, où l'on ne rencontre point de redites :

Guillaumin est le peintre de la nature. Qui peut se vanter, en effet, de la connaître mieux que lui? En toutes saisons, on peut le voir avant l'aube, sortir de sa maison et gagner, d'un pas alerte, l'endroit qu'il a choisi pour surprendre son éveil. A cet infatigable trappeur de brumes matinales, à ce guetteur de ses effets changeants, de ses aspects innombrables, la nature pouvait-elle refuser ses secrets? Et Guillaumin nous paraît maintes fois, en effet, comme le dépositaire de secrets non encore révélés.

Baudelaire, dessinateur

Baudelaire par lui-même.

Il serait bien difficile de voir en Charles Baudelaire, dessinateur, un élève de son père : il n'avait que six ans quand il le perdit. Mais on ne saurait mettre en doute l'influence qu'il en reçut. François Beaudelaire — *Beau*, et non *Bau*, car c'est ainsi que s'orthographiait le nom familial — se piquait d'être peintre. Cet homme distingué, qui fut précepteur chez le duc de Praslin, puis secrétaire à la Chambre des Pairs, conservateur du Palais et des jardins, préféra toujours la qualité de peintre à toutes celles que lui valurent ses fonctions successives. Durant la Révolution, c'est à ses leçons de dessin qu'il dut de vivre. Il enseignait aux jeunes personnes à laver agréablement une bergerie sentimentale. Il peignait à la gouache, inlassablement, et la collection complète de ses œuvres ne fut pas le moins abondant fonds que recueillit son fils. Aussi bien, il avait, en premières noces, épousé une artiste qui cuisinait à l'huile des marines, de nobles têtes de vieillards, voire des portraits historiques. Si François Beaudelaire avait vécu, sans doute Charles eût-il été guidé vers la peinture. Mais le père dut se contenter d'encourager les griffonnages de l'enfant, qui couvrait de bonshommes tous les papiers qui lui tombaient sous la main. Cela nous a valu d'avoir, en marge

Jeanne Duval.

Baudelaire. - La "Beauté Antique".

La femme Sans Nom.

Baudelaire, dessiné par Verlaine.

du Charles Baudelaire, poète, un Charles Baudelaire dessinateur, tour à tour pathétique, humoristique ou piquant.

Entre tous les visages, c'est le sien qui semble l'avoir le plus intéressé, et cent fois il a tenté d'en rendre la mouvante expression, soit qu'il balafrât son papier de nerveux traits de plume, soit qu'il marquât les méplats par de fermes lavis d'encre. Nombreux aussi sont les portraits qu'il fit de Jeanne Duval, et nous en reproduisons un qui, daté de 1865, a toutes les qualités du meilleur Guys. Comme celui-ci, d'ailleurs, il aimait à rapporter chez lui des croquis de filles galantes, maîtresses de rencontre dont il mentionne souvent le nom et l'adresse. Il a silhouetté Champfleury, Blanqui, Courbet. Il a reproduit la face caricaturale des bourgeois de son temps, des philistins, des hommes politiques. On interroge avidement tous ces cursifs graphismes, car c'est par eux que sont éclairées certaines régions mal connues de cette grande âme tourmentée qui, dans les *Fleurs du Mal*, se tient à distance et jamais ne se livre.

T.

Baudelaire. — La Fanfarlo.

Dessins extraits du Charles Baudelaire *de M. Feli Gautier.*

Impressions d'Amérique

M. BÉNÉDITE NOUS CONTE SON VOYAGE

— Que dois-je vous dire? Que je reviens ravi de l'accueil que m'ont fait nos amis d'Amérique? Que nous avons là-bas un faisceau d'amitiés que nos imprudences mêmes ne parviennent pas à disjoindre?

Malgré deux mois de souffrances et trois mois de fatigues, M. Léonce Bénédite nous revient alerte et ardent comme devant. Les épreuves subies n'ont altéré ni son entrain ni son urbanité.

Renoir.

— Vous exigez des détails? J'ai visité, dans les états de l'Est, toutes les universités, voire de jeunes filles, les sociétés artistiques, les écoles, les musées, toutes les organisations créées pour développer les études d'art. Partout j'ai reçu la même hospitalité chaleureuse et loyale. Ah ! les nobles, les généreux amis que compte là-bas la culture française!

Le conservateur du Luxembourg ne tarit pas sur ce sujet.

— Comment vous définir leur accueil? Nous sommes reçus avec une cordialité, une bonne foi qui provoquent d'abord un sentiment de sécurité. Les Américains n'y mettent point ce souci de briller aux dépens d'autrui, cette ironie qui gâtent notre hospitalité. On se sent chez de braves gens. Ils perçoivent très finement, d'ailleurs, ce défaut du caractère français. Ils trouvent la famille française très fermée.

« Encore incapable de marcher, des collègues américains m'ont eux-mêmes promené dans un fauteuil roulant, à travers leurs musées. Des dames ont fait de même. Comment voulez-vous qu'on ne les adore pas? Il ne s'écoula pas un jour que ma chambre de malade ne fût fleurie par mes charmantes visiteuses. Toute l'Amérique chérit la France qui demeure à ses yeux le grand foyer d'idées, l'agent civilisateur. Les influences germaniques, tout actives, paraissent totalement discré-

Puvis de Chavannes.

ditées. Les Français devraient tous savoir que là sont nos plus vrais et nos plus sincères amis.

« Tous les Américains cultivés sont nos élèves, notamment les artistes. Il est émouvant de les entendre évoquer leurs souvenirs d'atelier et des camaraderies fidèles avec nos maîtres. Notre école d'architecture a formé presque toute cette génération. Redon, Laloux, Deglane, surtout le regretté Pascal, sont les directeurs de cette phalange qui compte à son tour des hommes du plus grand talent. J'ai visité les ateliers où s'élabore l'architecture très spéciale des sky-skrapers. Il en sort les plans les plus admirables, témoin cette formidable « Cathédrale du Commerce », authentique chef-d'œuvre dont M. Gilbert est l'architecte.

« L'art de construire est d'ailleurs celui qui provoque là-bas le plus d'intérêt. Il n'est guère d'université américaine qui n'ait son école d'architecture. Toutes sont florissantes. Il y a un très grand essor dans ce sens, et un souci de logique positive, d'intelligente économie extrêmement intéressant. Quelques artistes français, établis aux Etats-Unis, y maintiennent notre influence.

« Et les musées! s'exclame M. Léonce Bénédite. Les admirables collections! Et quel sentiment clair de nos traditions! De grands collectionneurs ont donné ou prêté aux musées des séries absolument splendides. M. Ryerson confie à l'Art Institute de Chicago une salle de primitifs et deux salles d'impressionnistes. A Philadelphie, le Docteur Burns a donné plus de cent Renoirs et des Cézannes. La collection Schaw, à Boston, forme, en deux salles, un musée Millet. Puvis de Chavannes, Renoir, Millet, Cézanne sont partout. M. Ryan a créé à Chicago une salle entière de Rodins. »

Le fondateur du musée de l'hôtel Biron constate avec amour la popularité toute particulière du grand statuaire en Amérique. Il décrit avec feu les enthousiasmes qu'éveille là-bas le seul nom de Rodin,

Cézanne.

qu'ont adopté pour enseigne nombre de studios équivalant à nos « académies ».

— Mais, interrogeons-nous, les artistes américains ? à quels maîtres demandent-ils conseil ? L'influence de l'impressionnisme a-t-elle dessillé les yeux et enseigné la liberté? Ou n'a-t-elle fait que substituer un enseignement à l'autre?

M. Léonce Bénédite est un esprit indépendant, qui examine et délibère avant que de nier ou d'admettre.

— Il se passe là-bas ce qui se passe ici. La jeunesse artiste est inquiète. Mille curiosités la sollicitent. Mille essais divergents l'attirent. Sans doute, architectes et sculpteurs sont gens de décision, et la direction de leurs efforts est nettement marquée : ce sont des réalisateurs. Mais les peintres sont très incertains. Il semble toutefois que le cubisme est sans autorité.

« J'ai visité les salons ouverts avec une très vive attention. Vraiment, je n'ai pas eu l'impression qu'une grande nouveauté s'y manifestât. Les artistes restent d'ailleurs dans le domaine de l'observation : figure, paysage, nature morte, très impressionnés par nous, bien qu'avec un accent original indéniable. Pas de grande décoration. Ce sont là des efforts très abondants, très actifs, qu'il faut suivre avec le désir de les comprendre, avec sympathie.

Cézanne

Nous posons une dernière question à l'érudit conservateur du Luxembourg :

— Que pense-t-on là-bas des entraves mises à l'exportation ? Comment juge-t-on notre « loi Pacca » ?

— Déplorable ! s'écrie M. Léonce Bénédite. Non seulement les Américains, mais les Français

établis aux Etats-Unis prévoient, avec la ruine du commerce des objets d'art et ses conséquences, un très cruel préjudice porté à la diffusion de notre culture. Joignez à la sévérité de la mesure prise les commentaires désobligeants qu'en fit la presse, et vous admirerez que de telles imprudences ne nous aliènent pas les plus sincères et les plus chaudes amitiés. N'oublions pas que l'art est le meilleur véhicule des idées, et que nous n'aurons jamais assez d'ambassadeurs de cette nature pour combattre la propagande étrangère. »

G. J.

Bernard Shaw plaisante son gouvernement

Très irrité par la décision officielle de faire payer l'entrée à la National Gallery trois jours par semaine, l'écrivain Bernard Shaw, qui a la dent longue, malmène plaisamment le gouvernement britannique : « Voilà enfin que l'on sait faire des affaires, dans ce pays, dit-il. Il avait déjà été entendu au début de la guerre que l'art n'avait aucune valeur en Angleterre et on avait eu la bonne idée de convertir tous les musées en bureaux pour guerriers plumitifs.

« Les membres de notre gouvernement n'étant nullement privés par une telle mesure, ils ont continué leur politique antiartistique en raccourcissant sensiblement les budgets attribués à nos galeries nationales. Mais ils ont beaucoup mieux à faire, s'ils en croient mes conseils. Il y a, à Trafalgar Square, un emplacement énorme qu'il est honteux de ne pas utiliser pour des fins commerciales. Il y a, dans tous nos musées, une collection de peintures inutiles qu'on pourrait très bien céder à des riches Américains toujours préoccupés de savoir comment ils pourraient, plus largement, étaler leur fortune sous le soleil.

« L'intérêt des sommes produites par ces ventes dépasserait de beaucoup les pauvres petits six pences qu'on va demander au public, dans le tourniquet des galeries. Que ne *réalise*-t-on pas — réaliser, c'est le mot commercial, n'est-ce pas ? — cette formidable valeur marchande que sont la National Gallery, le British Museum, la Wallace Collection, et tant d'autres bric-à-bracs artistiques et improductifs? Il est grand temps d'en finir avec cette culture qui est une pernicieuse institution, et d'en revenir à la vraie formule des pays civilisés : *Business* par-dessus tout!! »

Les Goncourt au Palais-Royal

Les Goncourt. — Lithographie de Gavarni

Un « Musée Goncourt » ? Ce serait trop dire. Mais une salle, une simple salle, réunissant des souvenirs — peintures, dessins, gravures, livres — évocateurs des deux frères, évocateurs aussi de cette maison du boulevard de Montmorency qui fut, selon la définition d'Edmond de Goncourt, « un des nids les plus pleins de choses du XVIII[e] siècle ». Au reste, ce n'est encore qu'un projet, mais trop aimable pour que sa réalisation puisse rencontrer le moindre obstacle. Voici : Les locaux précédemment occupés au Palais-Royal par la Cour des Comptes ont fait retour aux Beaux-Arts, qui vont en disposer au gré de leurs sympathies. C'est ainsi que la Comédie-Française va se voir attribuer plusieurs salles, où sera placée, notamment, la bibliothèque d'art dramatique, d'une richesse incomparable, qui constitue le magnifique legs Rondel. Et la direction des Beaux-Arts a pensé qu'une autre des salles vacantes pourrait être mise à la disposition de l'Académie des Dix, dût celle des Quarante maugréer contre cette insigne faveur. Cependant l'Académie Goncourt n'y transporterait pas son siège personnel, qui continuerait d'être au domicile de son président, M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins.

Edmond de Goncourt, par Félix Bracquemond.

Des souvenirs. Par exemple, la curieuse aquarelle d'Edmond de Goncourt représentant Jules tout enfant, si mignon dans un travesti de garde française. « Mon joli frère », écrivait-il. Elle provient de

Pierre Bracquemond. — Le grenier d'Auteuil. Au fond sont accrochées les aquarelles de Gavarni.

la collection Roger Marx, cette aquarelle, et Gustave Geffroy l'ayant acquise à la vente, en a fait don à l'Académie. Puis aussi le très beau portrait d'Edmond de Goncourt par Eugène Carrière, don de l'artiste. Et d'Edmond encore, son portrait au pastel par Giuseppe de Nittis, que conserve J.-H. Rosny aîné. Il occupait un des panneaux de la bibliothèque d'Auteuil, et Goncourt avait en particulière estime cette œuvre du « petit pâtre italien des Abruzzes ». Peut-être y pourrait-on joindre une reproduction de cette autre œuvre de Nittis, sculpturale, celle-là : le buste en bronze du fondateur de l'Académie, portant, encastré dans le socle, le profil de Jules. M. Gustave Geffroy, en outre, est le donateur d'un rarissime état de l'*Edmond de Goncourt* que grava Félix Bracquemond.

Mais que de piquants documents ont leur place marquée au Palais-Royal! Portraits gravés par Varin, Desboutin, Prince Gabrielli, Baudian; portraits-charges d'André Gill, de Hadol, de Xavier Girard. Et l'on se gardera bien d'oublier la célèbre litho de Gavarni, rassemblant dans la loge d'un théâtre les deux frères, observateurs aigus de la vie parisienne. Gavarni, l'hyperbolique admiration d'Edmond de Goncourt, au point qu'il ne craignit pas d'écrire : « Les deux plus grands bonshommes du siècle sont Balzac et Gavarni, le second tout aussi grand que le premier ». L'admirable créateur de Thomas Vireloque occupait une cimaise d'honneur au « grenier » d'Auteuil, ce « grenier » de lettres qu'une peinture de Pierre

Edmond de Goncourt par Eugène Carrière.

Bracquemond reconstitue avec un pieux souci d'amusants détails.

Notons enfin qu'Edmond de Goncourt a peint à l'aquarelle, en 1857, un « Jules fumant la pipe », dit aussi « Jules à la cheminée », qui est chez M. Léon Hennique. Ce portrait a été gravé à l'eau-forte par Edmond de Goncourt lui-même, qui, on l'ignore trop, fit « quelques très méchantes planches » aux côtés de son frère, « pour lui tenir compagnie pendant qu'il *piochait le cuivre* ». Neuf eaux-fortes au total, d'après Watteau, Saint-Aubin, Prud'hon. Elles viennent s'ajouter à l'album offert par lui au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale et réunissant les 86 eaux-fortes qui sont l'œuvre gravé de Jules de Goncourt.

Jules de Goncourt enfant, en costume de Garde française
Aquarelle d'Edmond de Goncourt.

Tout cela, intelligemment présenté, ne sera pas d'un médiocre intérêt, certes. Des dessins, des estampes, des livres meubleront aisément cet ensemble. L'avenir se chargera de pourvoir au surplus.

L'avenir... Paul Adam a légué à l'Académie Goncourt — Mme Paul Adam demeurant usufruitière — les livres et les œuvres d'art qui étaient l'ornement de son incessant labeur. La salle du Palais-Royal ne sera-t-elle pas bientôt insuffisante?

T.

Le Courrier de la Presse

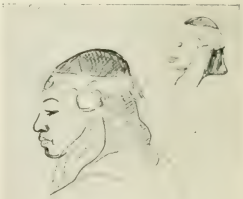
AVEUX DE PAUL GAUGUIN

*De quelques lettres de Paul Gauguin que publie, dans l'*Amour de l'Art, *M. André Fontainas, qui fut des amis du peintre de Tahiti, détachons quelques extraits. Ils contiennent de précieuses confidences du maître, et les amoureux de « l'impair, plus vague et plus soluble dans l'air » y trouveront la preuve de la lucide conscience qu'avait Gauguin de la valeur de son œuvre.*

Gauguin. — Dessin inédit.
Appartient à M. Francisco Durrio.
Cliché du Bulletin de la Vie Artistique.

Ici, près de ma case, en plein silence, je rêve à des harmonies violentes dans les parfums naturels qui me grisent, écrit-il en mars 1899. Délice relevé de je ne sais quelle horreur sacrée que je devine vers l'immémorial Autrefois; odeur de joie que je respire dans le présent. Figures animales d'une rigidité statuaire : je ne sais quoi d'ancien, d'auguste, de religieux dans le rythme de leur geste, dans leur immobilité rare. Dans des yeux qui rêvent, la surface trouble d'une énigme insondable...

Voyez-vous j'ai beau comprendre la valeur des mots — abstrait et concret — dans le dictionnaire, je ne les saisis plus en peinture. J'ai essayé dans un décor suggestif de traduire mon rêve sans aucun recours à des moyens littéraires, avec toute la simplicité possible de métier : labeur difficile. Accusez-moi d'avoir été là impuissant, mais non de l'avoir tenté, me conseillant de changer de but pour m'attarder à d'autres idées, déjà admises, consacrées. Puvis de Chavannes en est le haut exemple. Certes Puvis m'écrase par son talent, et l'expérience que je n'ai pas; je l'admire autant et plus que vous, mais pour des raisons différentes (ne vous en fâchez pas, avec plus de connaissance de cause). Chacun son époque.



Gauguin. — Dessin inédit.
Appartient à M. Francisco Durrio.
Cliché du Bulletin de la Vie Artistique.

Le mois suivant, Gauguin écrit à M. Fontainas :

Vous me faites le plaisir, *un grand* plaisir, en avouant que vous aviez cru *à tort* que mes compositions comme

celles de Puvis de Chavannes partaient d'une idée, *à priori*, abstraite que je cherchais à vivifier par une représentation plastique..... et que ma lettre vous l'avait un peu expliqué.

Non à tort puisque j'agis consciemment selon ma nature intellectuelle, j'agis un peu comme la Bible dont la doctrine (surtout concernant le Christ) s'énonce sous une *forme symbolique* présentant un double aspect, une forme qui d'abord matérialise l'Idée pure pour la rendre plus sensible, affectant l'allure du surnaturalisme; c'est le sens littéral, superficiel, figuratif, mystérieux d'une parabole ; et puis le second aspect, donnant l'Esprit de celle-ci. C'est le sens non plus péjoratif, mais figuré, explicite de cette parabole...

Gauguin. — Dessin inédit. App. à M. Francisco Durrio.
Cliché du Bulletin de la Vie Artistique.

LE DROIT DE SUITE

Notre confrère, le Petit Messager des Arts, *qui soutint avec beaucoup de courage et de ténacité le projet d'établissement du droit de suite enfin reconnu par la loi, publie, signée de M. Auguste Bluysen, une sévère protestation contre les garanties prévues par la nouvelle jurisprudence :*

Qui peut être responsable d'une machine pareille?

Connaissez-vous dans un pays au monde une loi dont on ait le droit ou l'obligation de déclarer qu'on entend en bénéficier — ou s'en désintéresser?

C'est cependant le cas pour celle qui est en cause. L'artiste doit, par une déclaration au *Journal officiel*, déclarer qu'il entend en bénéficier; c'est simplement fou, mais c'est comme çà.

Voyez-vous notre code Napoléon traité de même sorte, par refus ou acceptation de ses textes par simples déclarations à l'*Officiel!*

M. Auguste Bluysen se méprend. Le droit de suite n'est pas limité aux artistes, mais assuré à leurs héritiers pendant cinquante années. Or, révérence parler, tous les artistes ne sont pas des Degas, et les héritiers d'un peintre parfaitement ignoré peuvent très bien, quarante ans après sa mort, être inconnus de l'Etat, garant de ses intérêts. Il y a des

artistes qui peuvent n'avoir pour ayants cause que des collatéraux lointains. M. Bluysen exige-t-il que l'Etat tienne registre de toutes les affaires de famille des artistes?

La formalité qu'exige la loi n'est pas destinée à créer le droit, qui existe indépendamment d'elle, mais à faire connaître l'ayant droit. Cependant M. Bluysen a d'autres griefs :

Autre phénomène : l'artiste, à défaut de cette déclaration si anormale, doit, dans les 24 heures de la vente d'une de ses œuvres faire à « l'officier ministériel » (?) déclaration de son intention de toucher son droit de suite — faute de quoi, après des chinoiseries de même acabit, ses droits retournent au capitalisme qui va disposer de son œuvre.

On croit rêver quand on constate pareilles inventions. Y a-t-il loi plus hypocritement fallacieuse? Et c'est là le soin, c'est là la bienveillance des « pouvoirs » pour les artistes? Voyez-vous ceux-ci, isolés dans leur rêve, méprisants pour toute paperasserie ou procédure, se préoccupant quotidiennement des droits auxquels ils ont droit? Et les artistes étrangers? Et ceux qui voyagent? Et leur héritiers?

Connaissent-ils — connaissez-vous vous-même — les ventes publiques, leurs lieux, leurs dates, leurs résultats ? Connaissez-vous les « officiers ministériels » et leurs adresses? Va-t-on nous sortir — pourquoi pas? — une nouvelle loi rendant obligatoire l'abonnement à un *Bulletin officiel des ventes?* Quelle plus criante manifestation de l'hypocrisie capitaliste que cette loi qui feint de porter intérêt à ce petit monde des arts si laborieux, si absorbé par son labeur?

L'officier ministériel? Les artistes ignorent-ils, selon M. Bluysen, qu'une vente publique est nécessairement dirigée par un commissaire-priseur? Si le bénéficiaire du droit de suite néglige de se faire connaître, à qui la somme perçue ira-t-elle? Les artistes prétendraient-ils qu'on créât en France et à l'étranger un organisme exclusivement chargé de dépouiller les archives notariales à l'effet de déterminer l'héritier lointain du droit de suite?

Le législateur, puis la commission d'étude, puis le Conseil d'Etat, ont si bien connu la difficulté qui se présentait qu'en conclusion de son clairvoyant et généreux rapport, M. Léon Bérard, alors chargé de l'examen du projet de loi, concluait en affirmant la nécessité pour les intéressés de former un syndicat analogue à la Société des Gens de

Letires. Ce syndicat existe. Il lui appartient de procéder aux enquêtes nécessaires.

Quant aux artistes perdus dans l'infini du rêve, certes il y en a, et chacun les vénère. Mais que M. Bluysen se rassure. La grande majorité d'entre eux s'inquiète de ses droits, comme il le fait lui-même.

FAUT-IL BRULER LE LOUVRE?

La Seine et la Colonnade en 1781.
par le Chevalier de Lespinasse (gouache). — Musée Carnavalet.

*Aux méditations de quelques penseurs graves, l'*Esprit nouveau *propose, avec malice, un thème suggestif. Faut-il brûler le Louvre? interroge un pince-sans-rire. Les réponses à cette utile enquête sont pleines d'importance. Elles attestent qu'en France, le sens de l'ironie s'efface. Citons quelques réponses. Voici celle de M. Georges Celly :*

Mais oui, il faut brûler ce Louvre : Il ne faut plus qu'il en reste pierre sur pierre. Il faut en faire un grand brasier et en jeter les cendres dans la Seine.

A la Seine, les restes consumés de ces vilains rêveurs : Raphaël, Michel-Ange surtout, ce grand criminel de l'Art; et bien d'autres, et bien d'autres encore.

A bas le Louvre, car le Louvre c'est la représentation de tout l'Art jusqu'à nos jours, et on n'a encore rien fait en Art, ou mal fait. Sans doute les œuvres du Louvre ont eu leur succès en leur temps — maintenant elles sont nuisibles à l'Art, et l'Art moderne les nie comme des manifestations néfastes.

Brûlons le Louvre, comme le dit si bien Paul Morand :

Le monde porte à faux,

Le dégagement de la Colonnade en 1764. Peinture de de Machy (Musée Carnavalet).

Il faut repartir de zéro,

Il faut repartir au niveau de la terre et de la mer.

Prêtez votre concours à une œuvre de charité :

Le monde est à recommencer.

Brûlons le Louvre : ce sera le commencement de la grande œuvre de charité, et un bon commencement.

« *Incontestablement* », *prononce M. Ch. Tenroc.* « *Naturellement* », *confirme M. Pierre Bohin. M. Paul Budry s'étonne :* « *Comment! Ce n'est pas encore fait, depuis le temps qu'on en parle?* » *Mais M. Léonce Rosenberg n'est point de cet avis :* « *C'est un tripot qui ne ruine que les pauvres* », *professe-t-il.*

De M. Paul Molnar-Contat, citons cet oracle sybillin :

Brûlez le Louvre aujourd'hui — et demain la peinture retombe où elle se trouvait avant-hier — car où va-t-on voir, comment *il ne faut pas* peindre? (Avec Cézanne lisez ses lettres!) ne faisaient-ils de même tous les génies classiques constructeurs? *Faut nous le laisser*, il est bon de savoir qu'il y a des maladies, pour savoir ce qu'est la santé.

Et celle-ci, plus claire, de M. Benvenuto :

Brûler le Louvre ne me semble pas nécessaire, mais dresser un bûcher pour y réduire en cendres tous les imbéciles me paraît indispensable.

Cette arcade, vestige des anciennes Tuileries incendiées en 1871, a été sauvée par Charles Garnier.

La Curiosité

L'HOTEL DES VENTES S'AGRANDIT

Enfin! L'Hôtel Drouot s'agrandit. Il vient d'ouvrir une annexe. Mais ne félicitons pas trop vite la Chambre des commissaires-priseurs de ce tardif sursaut de bon sens commercial. L'annexe que l'on inaugurait il y a quelques jours est située rue d'Oran, à la Chapelle, près de la rue des Poissonniers. Elle est uniquement destinée à la vente des voitures ordinaires et des automobiles qui, jusqu'alors, encombraient, salissaient, enfumaient cette sordide cour de l'Hôtel qu'on a sinistrement surnommée « Mazas ».

Mais à quand l'agrandissement, ou plutôt la réédification complète du capharnaüm de la rue Drouot ?

⁂

LA COLLECTION DE Mme FERREY

On dispersera le 18 avril (exposition les 16 et 17), à la galerie Georges Petit, l'intéressante collection formée par Mme L. Ferrey. Tout n'y est pas d'égale qualité, certes, tant s'en faut, mais pour faire pardonner un Joseph Bail ou un Delpy, il s'y trouve quelques Boudin, de petites dimensions pour la plupart ; des fleurs de Fantin-Latour, deux paysages de Guillaumin, plusieurs autres de Lépine et de Lebourg. Jongkind y est représenté par un *Canal à Rotterdam*. Enfin, quatre Vignon, deux Sisley, dont un *Pont de Moret*, un délicieux effet de neige de Pissarro.

Sisley. — Rue de village.
N° 42 de la vente Cabuya (20 mai).

Nous allions oublier un bon Tassaert, l'*Ange déchu*. Quand il ne s'abandonne pas à son lugubre pathétique de romance, Tassaert est un maître plein d'agrément.

La vente sera faite par Me Lair-Dubreuil, les experts étant MM. J. Allard et André Schoeller.

Daumier. — L'Ivrogne.
Cette rarissime litho a été adjugée 3.200 fr. dans une récente vente

✲

Le 21 avril, une vente composée réunira, Galerie Georges Petit (exposition les 19 et 20), avec des ameublements du XVIII[e] siècle et des tapisseries anciennes), une suite de tableaux et de dessins anciens. Œuvres de Jean Fyt, Guardi, J.-B. Huet, Huysum, Mme Vigée-Lebrun, Louis Moreau, Hubert Robert, Vestier, un Watteau, l'*Alliance de la Musique et de la Comédie*, qui fit partie de la vente A. Michel-Lévy. (M[e] Lair-Dubreuil; MM. Paulme et B. Lasquin.)

✲

LA SUCCESSION FÉLIX GUYON

Le docte professeur Félix Guyon aimait à se reposer au milieu d'œuvres d'art dont il faisait un choix inégalement heureux. Il collectionnait, notamment, les porcelaines de Chine. Il recherchait les tapisseries des Flandres. Sur ses murs, enfin, il accrocha quelques tableaux anciens et modernes, aux attributions parfois légères. Pourtant, un Melchior d'Hondecoeter n'est pas discutable, non plus qu'un Georges Michel. Quelques dessins : un Oudry, deux Guys, un Puvis de Chavannes.

La première vente de cette succession aura lieu les 22 et 23 avril, salles 9, 10 et 11 de l'Hôtel Drouot. (M[es] Delvigne et Lair-Dubreuil; MM. Mannheim et Jules Féral.)

✲

LA COLLECTION LEQUIME

M. Lequime, de Bruxelles, était un collectionneur de peintures de l'école belge du XIX[e] siècle. Il affectionnait Alfred Stevens, dont il acquit plusieurs toiles importantes, entre lesquelles la *Tricoteuse*. Il fit aussi choix de tableaux de Joseph Stevens, H. de Brackeleer, Heymans, Jan Stobbaerts. Or, la vente de sa collection aura lieu le 23 avril, à la galerie bruxelloise Georges Giroux. Ce sera là, certainement, une des plus intéressantes ventes belges de la saison.

✲

Autre vente à Bruxelles, le 23 avril, galerie J. et A. Le Roy frères : celles des tableaux anciens et modernes dépendant de la succession Oscar Crabbe. L'école française y est représentée par Daubigny, Decamps, Diaz, Jules Dupré, Henner, Lépine, Ziem.

✲

LE SÉQUESTRE HELBRONNER

Le séquestre de l'antiquaire allemand Raoul Helbronner est l'un de ceux qui ont le plus alimenté les échos des gazettes parisiennes, l'un de ceux, aussi, qui ont le plus excité l'impatience des amateurs et des curieux. La vente du fonds Helbronner est-elle prochaine? Oui, et non. Oui, car on la prépare; non, car l'établissement de son catalogue représente une tâche lourde et délicate. Mais, au pis aller, elle aura lieu avant la fin de la saison courante. Nous en pourrons parler plus longuement dans quelques semaines.

T.

Les disparus

HENRI LAISSEMENT

Une mort accidentelle vient d'emporter le peintre Henri Laissement, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait été l'élève de Cabanel et s'était fait une spécialité du tableau qu'on appelait encore « de genre » avant la guerre. Il avait conquis tous les grades de la hiérarchie des Salons, et le ruban rouge avait récompensé, en 1907, son tableau des *Journalistes républicains*. Citer les titres de quelques-unes de ses œuvres est définir la nature de son goût : c'est une *Lecture à la Comédie-Française*, ou une *Partie de billard au Cercle Volney*, ou les *Joueurs d'échecs*, ou les *Loisirs des vacances*.

Henri Laissement ne manquait pas d'esprit. Il mettait dans ses notations anecdotiques une certaine malice agréable. L'homme était profondément droit et noble et ne laisse que des regrets.

Ici...

LA CROIX A SIR JOSEPH DUVEEN

La croix de la Légion d'honneur vient d'être décernée à un grand ami de l'art français, Sir Joseph Duveen, bienfaiteur de nos musées. Récemment encore le Louvre s'enrichissait d'un bronze adorable, don

de Sir Joseph Duveen, et on sait que le Petit-Palais possède, grâce à ses libéralités, des œuvres significatives de Houdon, Carpeaux, J.-F. Millet, Couture, Gauguin, K.-X. Roussel, Maurice Denis, Pissarro, Renoir, Lepère, Laprade. Hier encore, une œuvre très intéressante de Jaulmes s'ajoutait aux donations antérieures.

Sir Joseph Duveen a fait entrer à la Tate Gallery, de Londres, des œuvres françaises importantes, et en ce moment même il enrichit les musées de New-York au profit de l'art français.

C'est dire quelle joie éprouvent à féliciter Sir Joseph Duveen, tous les amis de la pensée française.

ET A FRANK BRANGWYN

Le peintre et graveur Frank Brangwyn, président de la Royal Society of British Artists, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur.

LES EXPOSITIONS

On visitera : au Grand-Palais, depuis le 15, le Salon de la *Société Nationale des Beaux-Arts*. — Au Pavillon de Marsan, à partir du 25, les œuvres de *Mathurin Méheut* et *Le Bourgeois*. — Chez Durand-Ruel, jusqu'au 23, une exposition des *dessins de Renoir*. — A la Licorne, 110, rue La Boétie, jusqu'au 25, l'exposition des peintres géorgiens : *Goudiachvili, Kakabadzé, Kirodzé*. — Chez André, 3, rue des Saints-Pères, jusqu'au 23, les dessins et gravures de *Paul Dubray*. — Chez Paul Rosenberg, du 28 au 12 mai, l'exposition de *Bissière*. — Chez Georges Petit, du 16 au 30, les peintures de *Henri Rousseau*, les aquarelles de *Barjon*, les sculptures de *Mme Whitney*. — Chez Druet, du 18 au 19, le *Deuxième groupe*. — Chez Bernheim-Jeune, à partir du 18, les peintures de *Stoénesco*.

Au musée Guimet viennent d'être ouvertes les salles Chavannes et Petrucci, et de l'Asie centrale et du Thibet.

Au musée de Sèvres, s'ouvre, le 18, l'exposition des œuvres de la Manufacture de l'époque impériale.

...et ailleurs

LÉGION D'HONNEUR

M. E. Davis, le grand collectionneur anglais, qui a donné, en 1915, diverses peintures anglaises au musée du Luxembourg, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur.

UNE STATUETTE DU PRINCE DE GALLES

Miss Florence Brevoort Kane, de New-York, a envoyé au prince de Galles une statuette à son image, et le prince a exprimé tout son contentement. Il semble d'usage, dans la famille Kane, de faire des présents à la famille royale anglaise. Déjà, il y a de nombreuses années, le bisaïeul de Miss F. B. Kane offrit à la jeune reine Victoria de remarquables miniatures de Gilbert Stewart, les portraits de Martha Washington et de George Washington.

LES DISPARUS

Alexander Roche, peintre, membre de la Royal Academy, décédé près d'Edimbourg. Il était né à Glasgow en 1861, avait étudié la peinture à Paris. Titulaire d'une mention honorable au Salon de 1892, il avait remporté aussi des succès nombreux à Munich, à Dresde et dans d'autres centres artistiques allemands.

LE COMMERCE RECONNAISSANT AUX ARTISTES

Au récent banquet de la Société royale des Aquarellistes, à Londres, le président, Sir David Murray, parlant au dessert, signale un fait curieux, bien propre à démontrer la reconnaissance du Commerce à l'Art, éventuellement. « Il y a quelques années, un artiste très connu, dit-il, peignit une toile qui fut achetée par une entreprise commerciale, avec, en plus du prix, un copyright de 2.500 francs. La peinture, c'était : *La voix de son maître*, et l'entreprise, c'était la Gramophone Company. La peinture, reproduite en affiche, eut un tel succès et fit gagner tant d'argent à ses acquéreurs que la Compagnie Gramophone vient d'apprendre à l'artiste une bien bonne nouvelle. A titre de reconnaissance, il recevra, de « Gramophone » et sa vie durant, une annuité de 7.500 francs. D'autres firmes devraient imiter cet exemple, a conclu l'orateur. »

UN NOUVEAU CONSTABLE A LA NATIONAL GALLERY

Récemment donné par Lord Ashton of Hyde, à la National Gallery, le tableau de Constable : *La Cathédrale de Salisbury vue des prairies* (L'arc-en-ciel), peint en 1831, a été placé dans la salle XXII. Cette œuvre réputée a été popularisée par la gravure, et notamment par la grande *mezzotint* de David Lucas.

LES « PAMELA » DE JOSEPH HIGHMORE

Joseph Highmore, notoire... et charmant peintre anglais, qui vécut de 1692 à 1780, eut un jour l'idée d'une série de tableaux d'après le fameux roman *Pamela* de Samuel Richardson. C'est la célèbre série des « Pamela ». Ces douze œuvres, qui étaient dans une collection particulière, iront demain au musée ; elles seront partagées entre la National Gallery, le Fitzwilliam Museum de Cambridge, et la National Gallery de Victoria, à Melbourne.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS, DE MADRID

Jusqu'à ce jour, la *Gazette des Beaux-Arts de Madrid*, — *Gaceta de Bellas Artes*, — était publiée pour les seuls membres de l'Association des peintres et sculpteurs espagnols. Sous la direction de l'éminent critique Francisco Pompey, elle s'adresse désormais au grand public. Fort bien présentée, abondante en documents, elle contribuera à renseigner très utilement sur la vie artistique de la péninsule, et nous souhaitons le meilleur succès à nos confrères de *tra los montes*. Parmi d'autres articles touchant l'art ancien et moderne, on trouve au fascicule du 15 mars une excellente étude : *De Goya à Anglada : parallélisme d'artistes de* 1830 *à* 1910, et un important article sur *Les primitifs flamands en Espagne*, de M. A.-M. Casal.

ART MADRILÈNE

Un nouveau palais va être construit à Madrid, et ce sera le palais du Cercle des Beaux-Arts. On dit grand bien de son architecture, originalement moderne, et œuvre de D. Antonio Palacios. Le palais, prévu pour des expositions, abritera aussi dans ses murs une « Ecole libre des Beaux-Arts ».

— Une statue va être élevée, à Madrid, au peintre madrilène Eduardo Rosales. Le sculpteur Mateo Inurria en sera l'auteur.

— A Madrid, enfin, aura lieu, prochainement, une très importante exposition d'art hollandais, et telle, paraît-il, que jamais les Pays-Bas n'auront fait, à l'étranger, une manifestation artistique de cette ampleur. Cette exposition aura lieu à Paris, tout d'abord.

LA TAXE DE LUXE ET LES ARTISTES ITALIENS

Les artistes italiens sont dans la joie. Ils avaient, près des pouvoirs publics, protesté contre une loi sévère qui frappait d'une taxe, dite de luxe, les œuvres d'art vendues dans les salons annuels et les galeries d'exposition. Un ministre généreux, sous-secrétaire des finances, a reçu une délégation de peintres et s'est laissé attendrir. Il a promis que la loi serait revisée sur ce point spécial, et il est déjà absolument entendu que la taxe de luxe ne s'appliquera pas aux cas ci-dessus spécifiés.

AU MUSÉE DE ZURICH

M. Hans Schuler, amateur suisse décédé il y a quelques mois, a légué au musée de Zurich sa collection de peintures françaises où figurent des œuvres de Géricault, Delacroix, Daumier, Cézanne, Renoir, Toulouse-Lautrec, etc.

LA MONTAGNE SCULPTÉE

Nous avions déjà eu, en France, le curé de Rotheneuf, en Bretagne, qui avait, dans son village, taillé d'énormes rochers pour leur donner des apparences humaines. Mais il y a mieux en Géorgie. Près d'Atlanta, un sculpteur américain va « empoigner » un bloc de granit de mille pieds de haut et de quinze cents pieds de large pour y sculpter mille figures qui pourront être vues de six kilomètres. Il a déjà les capitaux nécessaires à l'entreprise et il demande huit ans pour en finir.

L'ART EUROPÉEN A PITTSBURG

L'exposition internationale et annuelle de l'Institut Carnegie, à Pittsburg, présentera cette année un intérêt plus grand que jamais. C'est par plusieurs centaines qu'y ont été groupées des œuvres peintes, représentatives de l'art européen, et, dans cet ensemble, la France compte pour une part importante. L'exposition sera ouverte le 28 avril prochain.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

LATIN... DE CUISINE

La Société des Antiquaires de France, si grave, est en joie pour une farce dont l'un de ses membres vient d'être le héros. Car l'histoire est authentique.

Un personnage se présenta récemment au musée de sculpture comparée, sollicitant de l'érudit conservateur, M. Camille Enlart, un avis sur quatre pierres gravées qu'il soumettait à son examen. On y lisait des mots à désinence latine, qui toutefois ne paraissaient pas former une phrase.

M. Enlart examina les pierres, les assembla dans un certain ordre, puis : « Lisez à la suite, dit-il au visiteur qui, tout penaud, prononça :

QUIES. QUIA.M. ANGELUM. LETT. ORUM

Qui est-ce qui a mangé l'omelette au rhum?

Mais l'honorable savant n'en fera pas une communication à l'Institut.

Au Salon de la Nationale qui s'ouvre au Grand Palais figure cette nature morte de Pierre Laprade.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dir^r^, 37, rue Gandon, Paris.

REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO